

L'Absolu impersonnel des sages orientales

(Chapitre 6)

Extrait du livre :



MARIE DRUCKER - Nous avons surtout parlé des religions issues du bassin méditerranéen, mais vous avez évoqué plusieurs fois la figure du Bouddha. Retrouve-t-on dans les religions d'Asie ce concept d'un Dieu personnel ou bien s'agit-il de religions panthéistes ou de sages athées ?

FRÉDÉRIC LENOIR - Nous avons parlé de religions nées dans un même terreau, celui du Proche-Orient, avant de se disséminer dans le monde. Mais l'Asie est un tout autre terreau, qui a donné un socle de développement à des religions très différentes de ces monothéismes : l'hindouisme, le bouddhisme, le jaïnisme, les traditions chinoises, entre autres.

Dans ces traditions-là, le divin, quand il est réfléchi, reste le plus souvent une notion très impersonnelle, bien éloignée des préoccupations des théologiens monothéistes. Il serait plus juste de parler de ce divin-là comme de l'«Absolu» plutôt que comme Dieu. Cet Absolu, qui peut prendre des formes très diverses, n'est pas un Dieu créateur, et son rôle n'est ni de récompenser ni de punir.

MD - Que sait-on de lui ? Comment le définir ?

FL - Je vais commencer par un point d'histoire. La vallée de l'Indus a été colonisée, au début du II^e millénaire avant notre ère, par le peuple arien originaire des plaines du Caucase. Une partie de ses croyances va irriguer l'ancêtre d'une grande partie des traditions orientales : la religion védique. Celle-ci est née en Inde mille ou mille cinq cents ans avant notre ère. On sait que cette religion était dotée d'un panthéon complexe, avec des dieux supérieurs, des demi-dieux, des génies, toute une population céleste qu'il fallait en permanence honorer : c'était la tâche dévolue aux prêtres. Cette caste privilégiée passait son temps à effectuer des rituels compliqués et à offrir des sacrifices. L'hindouisme est né en réaction à cette religion, bien qu'il ait intégré ses textes sacrés, les *Vedas*, dont l'un des plus anciens, le *Rig-Veda*, chante les louanges des différents dieux du cosmos qui donnent la richesse et la vie à leurs fidèles. Mais l'hindouisme a aussi produit ses propres textes, notamment les *Upanishads*, dont l'origine remonte environ au VII^e siècle avant notre ère, les plus tardifs (il en existe une centaine) ayant été composés vers le II^e siècle avant notre ère.

MD - Ces textes sont-ils considérés par leurs adeptes comme « révélés », à l'instar de la Bible ou du Coran !

FL - D'une certaine manière, oui, mais pas par un Dieu personnel et créateur qui aurait parlé à des prophètes. Les hindous considèrent que ces textes sont des méditations, des enseignements de grands sages inspirés transmis oralement dans un premier temps, avant d'être mis par écrit.

Le *Shvetashvatara Upanishad* est particulièrement intéressant en ce qui nous concerne. Il introduit des éléments absents de la religion védique, notamment l'idée d'une intelligence supérieure qui n'organise pas la vie des humains mais dont la tâche se situe à un tout autre niveau, la gestion de l'univers. Cette intelligence se rapproche du Principe suprême qui émerge au même moment dans la philosophie grecque, le Logos d'Héraclite ou le Noos d'Anaxagore : une intelligence organisatrice et directrice du monde. Les plus anciens *Upanishads* sont presque entièrement consacrés à la définition de l'Absolu, exercice difficile dans la mesure où il n'est ni un être ni une personne, mais une essence cosmique, un grand Tout, le *Brahman*, dont une parcelle réside en tout être, l'*atman* (l'âme individuelle, en quelque sorte).

MD - Il existe pourtant des milliers de dieux dans l'hindouisme...

FL - Ces dieux innombrables ne sont que les manifestations, les formes pourrait-on dire, d'un Absolu indéfinissable. Parce que, justement, on ne peut rien dire de cet Absolu, on peut vénérer une multitude de divinités qui en sont les diverses expressions.

Dans le panthéon hindou, au-dessus de cette multitude de dieux, il existe une triade, la *Trimurti*, littéralement la «triple forme», c'est-à-dire les trois principales formes du divin. Brahma est à son sommet. Étant lui-même une figuration du Brahman (L'Absolu impersonnel), il est un dieu suprême qui ne reçoit pas de culte et n'est pas l'objet de dévotion. Sa fonction est cependant cruciale dans ces traditions où l'on ne postule pas le début et la fin du monde, mais une succession d'ères cosmiques, l'une s'achevant pour être remplacée par une autre. Chaque fois qu'une ère s'achève et qu'un nouvel univers se met en place, Brahma fait en sorte que les divers éléments préexistants (il ne les crée pas) se mettent en place de manière cohérente. Brahma est le garant de l'ordre. Le second élément de cette triade est Vishnou, la manifestation de la bonté du divin, qui maintient en permanence l'harmonie universelle. Le troisième élément est Shiva, beaucoup plus ambivalent. Il a une fonction redoutable de destruction, ce qui est indispensable dans la vision cosmogonique hindoue où un univers se détruit et un autre se crée à sa place. Mais c'est aussi une forme divine protectrice pour qui sait l'amener vers ce pouvoir-là. Cette Trimurti nous fait évidemment penser à la Trinité chrétienne. Comme l'a montré le linguiste et philologue Georges Dumézil, l'importance de ce chiffre trois dans la structuration du divin et des sociétés vient des Aryens, ancêtres communs des peuples indo-européens. Mais Brahma, Vishnou et Shiva ne sont pas trois personnes divines, ce sont trois manifestations d'un divin impersonnel dont on ne peut rien savoir.

MD - Rama et Krishna sont au cœur des grandes épopées hindoues, comme le *Mahabharata* ou la *Bhagavad Gita*, le livre religieux le plus populaire en Inde. Que représentent ces figures divines ?

FL - Ce sont des avatars (terme qui a inspiré le titre du film de Cameron) de Vishnou ou de Shiva : des représentations ou des « descentes » du principe divin, qui sont l'objet de dévotion. La multitude des avatars divins est au cœur de la religion hindoue. En fait, les deux grandes branches de l'hindouisme contemporain, le shivaïsme et le vishnouisme, sont deux façons très différentes de vivre un même socle de croyances.

Le shivaïsme, connu aussi sous le nom d'*advaita*, littéralement « non-deux », se divise lui-même en de nombreuses écoles. Elles ont pour tronc commun la doctrine de la non-dualité, la non-différenciation entre l'individu et le Tout, le Brahman et l'*atman*, et c'est à cette fusion qu'aspire le fidèle. C'est dans les rangs des shivaïtes que l'on trouve les ascètes. L'une des figures majeures de cette voie spirituelle est Shankara, un grand sage du VIII^e siècle qui a théorisé le concept de la non-dualité. Au XX^e siècle, son principal représentant a été Ramana Maharshi.

Si je devais résumer le vishnouïsme en deux mots, ce serait « amour » et « dévotion ». Les adeptes de Vishnou et de ses nombreux avatars (dont Krishna est le plus populaire) représentent 75% à 80% des hindous. Ils sont les champions de la *bhakti*, littéralement la « dévotion », même si l'on voit des shivaïtes s'y livrer également. La *bhakti* est la religion populaire par excellence. Elle a pour objet aussi bien Vishnou, Shiva et leurs avatars que l'un des innombrables dieux de cette Inde appelée le « mandala des trente-trois millions de dieux », dont l'un des plus populaires est Ganesh, le dieu à la tête d'éléphant.

Les fidèles ne prient pas tous les mêmes figures chacun s'approprie le dieu ou la déesse qui lui convient, par tradition familiale, par choix personnel, parce que son temple est à proximité, parce que c'est la divinité spécifique de son village ou de sa caste, et tisse effectivement avec lui ou elle un lien aussi intime et personnel que le juif, le chrétien ou le musulman avec Dieu. Il s'adresse à sa statue ou à son image qu'il affiche bien évidence chez lui, il lui fait des offrandes de fleur, de lait, d'encens, de fruits, il la loue, lui rend grâce, lui transmet ses demandes et remercie quand elles sont exaucées. C'est une religiosité populaire, profonde, très répandue parmi le milliard d'hindous. Elle se traduit par des pèlerinages gigantesques et constants (les hindous sont les plus grands pèlerins du monde), accomplis avec d'autant plus de ferveur que la croyance populaire veut qu'ils permettent d'accumuler des mérites en vue d'une meilleure renaissance,

MD - N'y a-t-il jamais eu de guerre de religion entre les adorateurs de ces différents dieux ?

FL - Il peut y avoir quelques escarmouches, mais jamais de guerre. Pour une raison bien simple : les fidèles, au fond d'eux-mêmes, savent bien que ces mille dieux qu'ils adorent ne sont que des représentations de l'Absolu des images de ce Brahman impersonnel qui, lui, est au-delà de toute forme. Ce qui n'est pas sans rappeler la théologie apophatique chrétienne, appelée aussi « théologie négative », qui se refuse à décrire ce que Dieu est parce qu'elle considère que Dieu est l'indicible.

MD - Il n'y a donc que les monothéismes qui se fassent la guerre ?

FL - Non! Les hindous s'opposent parfois de manière très violente aux musulmans, mais il ne s'agit pas de conflits théologiques. L'enjeu de ces guerres est uniquement politique et la religion est un ciment identitaire sur lequel on s'appuie pour lutter contre des minorités musulmanes au nom du nationalisme. De même, il arrive que les bouddhistes se battent entre eux ou avec des hindous, mais là aussi au nom d'enjeux ethniques ou de pouvoir politique local.

MD - Le yoga, pratiqué en Inde depuis des millénaires, est devenu à la mode en Occident depuis quelques décennies. J'imagine qu'il ne s'agit pas en Inde d'une sorte de gymnastique douce pour citadins stressés! C'est une pratique dévotionnelle ?

FL - C'est plutôt une pratique spirituelle et philosophique qui se rattache au shivaïsme même s'il est, de fait, mis à profit par tous les hindous. Il est l'une des nombreuses techniques d'ascèse décrites dans les *Upanishads*. Le mot « yoga » vient de la racine *yuj* qui signifie « atteler ensemble » ou « unir ». Un texte, le *Yoga Sutra*, composé de cent quatre-vingt-quinze aphorismes et mis en forme vers le II^e siècle avant notre ère, énonce les préceptes de cette discipline qui allie le contrôle du souffle, des techniques corporelles, des méditations, et aussi des obligations morales et religieuses comme la non-violence, le refus du mensonge, du vol, la continence sexuelle, la pureté, l'ardeur ascétique... En fait, il n'existe pas un mais des yogas proposant chacun ses yamas, ses méthodes pour amener le calme de l'esprit, le déconnecter de toutes les perturbations et l'unir au corps de manière harmonieuse. À l'origine, le yoga était pratiqué par les seuls ascètes. Aujourd'hui encore, le but ultime du yogi est de devenir un « délivré vivant », un *sadhu* qui atteint la délivrance ici-bas.

Ayant rompu toutes leurs attaches matérielles, ayant dépassé leurs propres désirs, les sadhus accèdent à la connaissance suprême. Ils sont traversés par le divin, ils fusionnent avec lui, ils ne forment plus qu'un avec le Brahman, l'Absolu. Les sadhus - qui n'ont pas tous atteint cet idéal, mais qui y sont entièrement consacrés - seraient quatre à cinq millions en Inde aujourd'hui.

MD - Ces pratiques si diverses sont-elles régulées par une institution ou une quelconque orthodoxie?

FL - Il n'y a ni institution ni orthodoxie dans l'hindouisme, mais un fondement conceptuel commun sur lequel prospèrent les multiples pratiques. En revanche, dans toutes les voies dont j'ai parlé, il existe un personnage central, le pivot de la pratique religieuse : le gourou, le maître, le professeur auprès duquel le fidèle apprend à effectuer son cheminement. Il n'y a pas de yogi sans gourou, il n'y a pas d'ashram sans gourou, il n'y a pas d'enseignement sans gourou. Ce maître-là transmet le savoir qu'il a lui-même acquis auprès de maîtres mais, bien plus que cela, il transmet son expérience. Jusque dans les villages les plus reculés d'Inde, on trouvera toujours un gourou entouré de ses disciples, plus ou moins nombreux selon la renommée qu'il a acquise. Les disciples, eux, sont pleinement soumis au maître, ce qui peut heurter l'entendement occidental, mais qui participe, dans la conception hindoue, à la *moksha*, la « délivrance ».

MD - Je ne comprends pas très bien en quoi consiste cette délivrance à laquelle vous avez plusieurs fois fait allusion. De quoi doit-on se délivrer?

FL - Les hindous croient en la transmigraton des âmes, ce que nous appelons en Occident la «réincarnation». L'atman, l'âme individuelle, se réincarne de corps en corps en fonction du karma accumulé. Le karma individuel est le fruit d'une loi universelle de causalité, le *karman* : tout acte engendre un effet. Ces actes et ces effets étant plus ou moins positifs ou négatifs, il s'ensuit qu'après notre mort, nous nous réincarnerons dans de bonnes ou de mauvaises conditions. Le but ultime étant de ne plus se réincarner du tout puisque plus notre karma sera positif, plus nous serons à même de prendre conscience que le sentiment d'individualité est une illusion. Nous réaliserons que l'atman équivaut au Brahman, que notre âme individuelle n'est qu'une partie du Tout et plus aucun égoïsme (avec toutes ses conséquences, le désir, la peur, la violence, etc.) n'aura prise sur nous. Nous lâcherons l'ego. C'est cela que les hindous appellent la «délivrance». Alors nous quitterons le *samsara*, la ronde incessante des renaissances, pour nous fondre en quelque sorte dans le Tout cosmique et divin.

MD - Cela ressemble beaucoup à ce que je connais du bouddhisme : il faut quitter le samsara pour atteindre le *nirvana*, qui est aussi conçu comme une sorte de délivrance. Alors, quelle est la différence entre hindouisme et bouddhisme ?

FL - La proximité entre les deux traditions, en tout cas en ce qui concerne le socle théologique, n'est pas étonnante : n'oublions pas que le Bouddha est né en Inde au VI^e siècle avant notre ère, en pleine diffusion des *Upanishads*, et qu'il a entamé sa quête spirituelle auprès de sadhus, des ascètes des forêts, même s'il s'en est par la suite détourné. L'originalité du bouddhisme tient en partie au diagnostic qu'il pose sur la cause de notre emprisonnement dans le samsara et sur la thérapie existentielle qu'il propose pour se libérer et atteindre le nirvana. Le message du Bouddha se résume ainsi, de manière très schématique, dans ce que l'on appelle les « quatre nobles vérités » : la vie est souffrance, l'origine de la souffrance est le désir, il existe un moyen de supprimer cette souffrance, c'est le noble chemin, la voie que propose le Bouddha, qui conduit à l'extinction de la souffrance par l'extinction du désir et de l'attachement. Cette voie est dite « du milieu » parce que tant en matière d'éthique que de pratique, elle rejette les attitudes extrêmes, aussi bien l'attachement sous toutes ses formes que les mortifications excessives pour se forcer au détachement.

MD - Le bouddhisme enseigne donc à supprimer tout désir et tout attachement ? C'est extrêmement violent !

FL - C'est vrai, on oublie trop souvent en Occident le caractère très exigeant de l'ascèse bouddhiste pour ne garder que son côté « soft » : quelques techniques qui aident à trouver un peu de sérénité. Et pourquoi pas ! Mais si on décide de s'investir totalement dans la voie prônée par le Bouddha, nous sommes conduits au détachement total, jusqu'à la dépossession de soi, c'est-à-dire la mort de l'ego, comme dans l'hindouisme. Or nous sommes engagés en Occident depuis environ deux siècles dans une quête exactement inverse : l'accomplissement de soi. L'être humain cherche à s'éteindre comme individualité d'un côté, il s'affirme toujours plus comme individualité de l'autre. Il faut avoir conscience de ces différences, même si on peut tenter de trouver des compromis entre ces deux voies, trouver pertinent tel aspect de la philosophie bouddhiste, comme les lois d'impermanence ou d'interdépendance, ou bien la pratique de la méditation.

Le Bouddha est parti d'un constat : la vie est douleur. L'origine de la douleur est la « soif », comprise dans le sens du « désir ». Nous désirons toujours quelque chose et quand nous avons cette chose (ou cet être), nous souffrons de la peur de le perdre. Tant que nous nous attacherons à la vie, aux êtres, aux choses matérielles, nous serons toujours plus ou moins malheureux, parce que tout est impermanent, tout change sans cesse. Or le Bouddha cherche un bonheur durable, définitif. Et il explique que cette sérénité parfaite ne peut s'obtenir que si l'on n'est plus soumis à la loi du désir et de l'attachement. Ce qui fait d'ailleurs qu'on ne se réincarnera plus, puisque la soif de vivre se sera aussi éteinte - étymologiquement *nirvana* signifie « extinction ».

MD - Mais dans l'attachement et l'amour des autres, il n'y a pas que de la souffrance. Le bouddhisme préconise-t-il aussi de se priver du bonheur d'aimer ?

FL - Il faut quand même rappeler que l'idéal de vie bouddhiste est la vie monastique qui permet justement un renoncement à la sexualité et à la vie amoureuse et familiale qui suscitent toujours de l'attachement. D'ailleurs, le Bouddha ne parle jamais d'amour dans son message spirituel, sinon d'amour universel à travers le terme de « compassion », *maitri* en sanskrit. Et cet amour universel envers tous les êtres vivants interdit justement de s'attacher à tel être en particulier, d'où l'idée constante dans le bouddhisme qu'il est infiniment plus facile d'accéder au nirvana par la voie monastique que par celle du mariage. Mais on peut aussi comprendre le message du Bouddha comme une incitation à aimer de manière non passionnelle, sans emprise et sans attente, dans une relation à l'autre fondée sur un don authentique, à la manière finalement de l'*agapè* chrétienne.

MD - Dans votre ouvrage *La Rencontre du bouddhisme et de l'Occident*, vous affirmez que la philosophie bouddhiste peut beaucoup nous apporter ! Tout comme la civilisation chrétienne, selon les dires mêmes du dalaï-lama, a apporté à l'Asie les notions de justice sociale et d'aide aux plus démunis qui lui manquaient.

FL - Ces deux derniers concepts sont en effet étrangers à l'hindouisme comme au bouddhisme qui ne valorisent pas la dimension matérielle de l'existence : peu importe qu'on soit riche ou pauvre, malade ou bien portant, ce qui compte, c'est la libération intérieure. D'autre part, la croyance dans la loi universelle du karma engendre une sorte de fatalisme et d'indifférence à la misère corporelle d'autrui : il ne sert à rien de vouloir changer l'ordre des choses ou d'aider des gens dans le malheur, puisque leur condition actuelle provient d'actes commis dans des vies antérieures. Mère Teresa a commencé son action à Calcutta parce qu'elle ne supportait plus de voir des gens mourir dans la rue dans l'indifférence générale, des bébés jetés dans des poubelles, des lépreux parqués comme des parias. Et elle a rencontré au début énormément d'incompréhension et de résistance. Ce n'est qu'après deux décennies, une fois son œuvre connue dans le monde entier, que les consciences ont bougé et que l'Inde se l'est fièrement appropriée comme une héroïne nationale. Les orphelinats, les

hospices, les léproseries où les lépreux sont traités comme des êtres humains à part entière ne sont pas nés en terre hindoue ou bouddhiste, mais dans un terreau chrétien qui prône l'amour du prochain comme commandement divin pour transformer le monde. Je crois donc très fécond l'échange entre ce que le bouddhisme a de meilleur : la connaissance de soi, le respect de la nature, la non-violence : et ce que l'Occident a de meilleur - les droits de l'homme et le souci d'autrui. C'est la raison pour laquelle le grand historien des civilisations Arnold Toynbee a dit peu de temps avant sa mort en 1975 cette parole qui a stupéfié son auditoire : «Le plus grand événement du XX^e siècle, c'est la rencontre du bouddhisme et de l'Occident. »

MD - Bouddha, comme Jésus, n'a rien écrit. Comment connaît-on sa vie et son message ?

FL - Bouddha n'est pas son nom, mais un titre, qui signifie l'« éveillé », comme on parle du Christ pour signifier le Messie. Son nom est Siddharta Gautama, du clan des Shakyas (d'où lui vient aussi son nom de Shakyamuni). Les textes dont on dispose ont été écrits plusieurs siècles après sa mort (je rappelle que les Évangiles et le Coran ont été écrits quelques dizaines d'années après la mort de Jésus et de Mohamed) et ils font un récit très légendaire de sa vie, mais dont la trame principale semble crédible. On le dit fils de roi, il était plus probablement fils de seigneur d'une petite cité du nord de l'Inde actuelle. Happé par sa quête spirituelle, il a abandonné sa femme et son fils et quitté son palais. Après avoir mené une vie ascétique extrême, il a finalement atteint l'Éveil au terme d'une longue méditation. Puis il a transmis son enseignement à une petite poignée de disciples. Le premier *sangha*, la première communauté qu'il a créée après son Éveil, s'est entièrement consacrée à la vie spirituelle et à la méditation. Elle ne va pas cesser de grandir pendant les quarante ans de prédication itinérante du Bouddha. Les sutras, textes qui rapportent ses enseignements, ont aussi été écrits plusieurs siècles après sa mort et sont le fruit d'une longue tradition orale. Ils font état de nombreux débats philosophiques au sein des écoles du bouddhisme. Mais la principale scission a lieu environ au début de l'ère chrétienne, soit plus de cinq siècles après la mort du Bouddha, entre le courant Theravada (littéralement « des Anciens »), qui insiste sur le salut individuel, et le mouvement Mahayana (littéralement « Grand Véhicule »), qui insiste sur la compassion active pour tout être vivant.

MD - Le bouddhisme est-il davantage une philosophie qu'une religion ?

FL - Il est les deux. Le bouddhisme est une sagesse fondée sur une expérience et une pensée rationnelle, mais en même temps il repose sur un socle de croyances qui, je vous le disais, sont profondément enracinées dans l'univers religieux indien qui était celui du Bouddha. Comme l'hindouisme, le bouddhisme postule la réalité du samsara, la roue des existences, et tous les enseignements qu'il délivre sont destinés à aider les vivants à se libérer de ce cycle pour accéder à l'Éveil le nirvana, en se libérant du poids du karma généré par les actes intentionnels que nous accomplissons par le corps, par la parole ou en pensée. Le bouddhisme se distingue toutefois de l'hindouisme dans la mesure où il ne croit pas en la réalité substantielle de l'atman, l'âme. Pour lui, l'atman est un agrégat provisoire appelé à se dissoudre après la mort.

MD - Mais alors, qu'est-ce qui se réincarne, s'il n'y a pas de continuité d'une âme à l'autre ?

FL - Il y a une continuité, mais pas sur le plan de la substance de l'âme. La continuité est au niveau karmique : le karma continue de produire des effets donnant naissance à une nouvelle âme qui est une recomposition nouvelle d'éléments psychiques, émotionnels, sensitifs ayant déjà existé. C'est ce qui explique que pour les bouddhistes les individus aient parfois des souvenirs de vies antérieures : ces souvenirs ne viennent pas d'une continuité d'être, mais de la présence de résidus karmiques provenant d'existences passées.

MD - Il n'y a pas que chez les bouddhistes que certains disent se souvenir d'événements vécus dans une « autre vie »...

FL - En effet, en 1967, un neuropsychiatre canadien, Ian Stevenson, a lancé ses équipes à travers le monde pour recueillir de tels témoignages auprès d'enfants qui, dans un état de conscience ordinaire, racontaient de tels souvenirs, des réminiscences d'une « autre vie ». Plus de deux mille six cents témoignages ont été recueillis, pour moitié dans le Sud-Est asiatique, y compris l'Inde, l'autre moitié au Moyen-Orient auprès des druzes et des alaouites de Turquie, en Alaska, et même en Europe. Tous ces enfants étaient issus de milieux adhérant à la croyance en la réincarnation.

Stevenson a particulièrement approfondi l'étude d'une centaine de cas, « vérifiant » les souvenirs, et notant que ceux-ci s'estompaient vers l'âge de sept ans, sous la pression du milieu social. Je vous citerai un cas parmi ceux-ci, celui d'un petit Indien Prakash, qui disait avoir des souvenirs très précis d'un autre enfant, Nirmal, mort... un an avant sa naissance. Il se souvenait du nom de son village, de celui de ses parents, de ses amis. Stevenson s'est rendu sur les lieux avec lui : l'enfant a effectivement reconnu sa maison, les siens, et les a nommés. Mais il était étonné par la porte d'entrée de la maison, il disait que ce n'était pas la « vraie » porte. Effectivement, celle-ci avait été changée après la mort de Nirman!

Stevenson a également étudié, chez ces enfants, ce que l'on appelle les « marques de naissance », et il a noté leur corrélation avec des événements survenus dans l'« autre vie ». Un enfant dont le bras droit était atrophié se souvenait, par exemple, avoir tué sa femme. J'ai moi-même connu une personne qui portait en permanence un petit foulard autour du cou, depuis l'enfance, sans savoir pourquoi, mais il fallait qu'elle le porte. Dans le cadre d'une thérapie de groupe, et dans un état un peu modifié de conscience, cette personne s'est visualisée se faisant décapiter durant la Révolution française. Depuis ce jour, elle ne porte plus son foulard!

MD - Et vous, qu'en pensez-vous ?

FL - Je crois que l'on ne peut pas nier la réalité de certains témoignages, mais l'explication d'une vie antérieure est trop rapide. Stevenson lui-même n'a eu de cesse que d'exiger la plus grande prudence dans l'interprétation de ses travaux, ajoutant qu'en dépit de tous les faits accumulés il n'avait pas de preuve de la réalité de la réincarnation, ces « souvenirs » pouvant peut-être aussi s'expliquer par des phénomènes de transmission de pensée.

Il y a une autre explication possible, fondée sur ce que le grand psychologue suisse Carl Gustav Jung a appelé l'« inconscient collectif » : selon lui, nous avons non seulement la mémoire de notre propre histoire, mais aussi celle de toute la lignée à laquelle nous appartenons, celle de notre culture avec ses archétypes, ses mythes, celle de personnes que nous ne connaissons pas, mais dont nous nous approprions les souvenirs. Nous avons en quelque sorte la mémoire de l'humanité. Les vies antérieures se confondraient-elles avec l'inconscient collectif ?

Mais pour en revenir à la réincarnation dans le bouddhisme, ce n'est donc pas une individualité (celle-ci est toujours une illusion) qui transmigre d'une existence à l'autre. Et l'accession au nirvana signifie l'extinction d'une chaîne karmique à laquelle des milliers d'êtres vivants ont pu participer : plantes, animaux, humains... Le Bouddha précise toutefois que seule la condition humaine permet d'atteindre la délivrance ultime par la prise de conscience que l'ego est, une illusion et par l'extinction volontaire de la soif, du désir.

MD - Cette théorie ne correspond pas vraiment à ce qu'on entend à propos des grands lamas tibétains qui disent être la réincarnation de maîtres spirituels du passé. Dans son autobiographie, le dalai-lama raconte comment il a été reconnu à l'âge de deux ans comme la réincarnation de son prédécesseur, parce qu'il a pu identifier sans se tromper des objets lui ayant appartenu.

FL - En effet, mais nous sommes ici devant une évolution très tardive du bouddhisme, qui n'a cessé au cours de sa longue histoire de s'enrichir de nouvelles théories et de nouvelles pratiques. Le bouddhisme tibétain s'enracine dans le courant du bouddhisme du Grand Véhicule (Mahayana) qui s'est donc développé plus de cinq siècles après la mort du Bouddha. Comme je l'ai déjà évoqué, il met l'accent sur la compassion universelle plutôt que sur la délivrance individuelle. L'idéal prôné est d'atteindre l'Éveil non plus pour se libérer tout seul du cycle des renaissances, mais pour aider tous les êtres vivants à cette libération. C'est ce qu'on appelle la «grande compassion» (karuna) qui va beaucoup plus loin que la *maitri* demandant seulement d'être bienveillant et de ne pas faire de mal aux êtres sensibles. Tous ceux qui s'engagent sur cette voie - laquelle s'est répandue dans tout le nord-est de l'Asie, du Tibet à la Chine, en passant par le Japon et la Corée - aspirent à devenir un *bodhisattva* et font le vœu de venir en aide à tous les êtres vivants. Un bodhisattva est donc un être qui a atteint l'Éveil, mais décide de revenir sur terre après sa mort pour continuer à aider les êtres à atteindre eux-mêmes l'Éveil. Dès lors, le processus de réincarnation diffère : la conscience de l'éveillé se maintient après la mort du corps physique et il peut volontairement programmer sa future incarnation dans tel ou tel corps; son esprit conservera aussi les traits fondamentaux de son individualité précédente (et notamment tous ses acquis de sagesse) puisqu'il n'est plus soumis aux mêmes lois de dissolution de l'âme. Le dalai-lama, et beaucoup d'autres maîtres bouddhistes, sont ainsi considérés comme des bodhisattvas. Après leur mort on recherche systématiquement la trace de leur nouvelle incarnation.

MD - Je voudrais revenir à la notion de compassion. Pourquoi les sociétés asiatiques marquées par le courant du Grand Véhicule n'ont-elles pas développé de compassion concrète pour ceux qui sont dans la misère et qui souffrent dans leur corps ? C'est incohérent avec le vœu de venir en aide à tous les êtres vivants !

FL - Parce que, justement, ils souffrent dans leur corps. Or, pour les bouddhistes, la plus grande souffrance n'est pas la souffrance corporelle ou liée aux conditions matérielles de l'existence; c'est celle de l'esprit qui est encore dans l'ignorance et attaché. Les maîtres spirituels se préoccupent donc uniquement d'enseigner la voie qui permet d'atteindre la délivrance. C'est là que se situe pour eux la véritable compassion. C'est parce que nous sommes profondément imprégnés de culture monothéiste, et notamment judéo-chrétienne, que cela nous surprend. Mais pour un bouddhiste, la libération de l'esprit compte infiniment plus que la santé physique ou le bien-être matériel. L'éradication de l'ignorance est une tâche plus urgente que l'éradication de la souffrance physique. À mon avis, l'idéal serait de se préoccuper des deux!

MD - Par ailleurs, si le bouddhisme est une religion sans Dieu, ce n'est pas pour autant une religion sans dieux. Le Bouddha lui-même croyait en l'existence de nombreuses déités.

FL - Les bouddhistes croient en effet en l'existence d'êtres immatériels appelés *devas*. Mais à aucun moment il n'est dit que ces êtres sont surnaturels. Ce sont des êtres naturels : comme les plantes ou les hommes : mais d'une autre nature. Au regard de la doctrine, ces êtres habitent d'autres plans de l'univers, et ils sont pris, comme nous, dans la roue du samsara. Les prier ne serait qu'une illusion. Dans les faits, il en va tout autrement : ces déités sont, en effet, l'objet de cultes populaires, y compris dans les temples. Ils sont priés de la même manière que l'est Dieu par les juifs, les chrétiens ou les musulmans : des prières de demande ou de remerciement leur sont adressées et, comme dans les temples hindous, ils reçoivent des offrandes en échange de leur protection. Ces pratiques sont certes éloignées de la doctrine, mais les autorités bouddhistes ne les condamnent pas. Elles considèrent qu'elles peuvent aider certains individus à progresser sur la voie. Au fond, toutes les religions se ressemblent parce qu'elles répondent au besoin d'apaiser l'être humain dans ses souffrances et ses angoisses.

MD - Si prier un Dieu personnel est une illusion, quelles sont les pratiques spirituelles du bouddhisme ?

FL - La méditation. Selon la tradition bouddhiste, le Bouddha avait lui-même tenté toutes sortes de pratiques avant de s'installer sous un arbre dans le hameau d'Uruvilva (l'actuel Bodhgaya), faisant vœu de ne plus bouger avant d'avoir atteint la vérité. Il s'est plongé dans une profonde méditation. Le fondement de cette pratique mérite d'être explicité. J'ai envie de vous dire que méditer n'est pas difficile : c'est simplement une question d'entraînement. La première condition est de se placer en situation de non-action. Coupé du monde extérieur, on fait silence en soi. Il ne s'agit pas de s'évertuer à chasser toutes ses pensées, au contraire : en se concentrant sur sa respiration, il faut les laisser passer, c'est-à-dire les observer de la même manière qu'on regarde le paysage quand on est dans un train. On voit ici une vache, puis une maison, on se dit : « Voici une vache », mais aussitôt qu'on voit la maison, on a oublié la vache : on ne pense pas à elle une fois qu'on l'a perdue de vue. On laisse ainsi les pensées se succéder, sans s'attacher à aucune d'elles. On ne réussit pas toujours à la première tentative, mais très vite on apprend à réaliser le silence intérieur. La conscience se clarifie, on peut voir de plus en plus profondément en soi. De nombreuses techniques de méditation beaucoup plus élaborées ont aussi été mises au point par les différentes écoles bouddhistes, faisant appel à des techniques de visualisation, par exemple.

MD - Les sages chinoises connaissent-elles aussi un succès croissant en Occident...

FL - La Chine est un monde en soi d'une assez grande complexité. Mais je crois qu'on peut évoquer quelques grands traits communs aux traditions chinoises - j'entends toutes les traditions nées en Chine et bâties sur des concepts propres à l'univers mental chinois. Ainsi du concept du *qi*, une énergie vitale en perpétuel mouvement qui traverse toutes les choses et tous les êtres, anime l'univers et la vie, circule en chaque être par des méridiens se recoupant en certains points. Ce concept n'a pas d'équivalent en Occident, pas plus qu'en Inde. Autre concept, celui du *yin* (la lune, le féminin, le froid) et du *Yang* (le soleil, le masculin, le chaud). Le yin et le yang, emblèmes du changement perpétuellement à l'œuvre dans l'univers, sont deux notions complémentaires et indissociables : ils n'ont pas de sens l'un sans l'autre, ils ne peuvent pas être séparés, ils ne peuvent pas être opposés. On pourrait aussi citer le concept du *Tao*, qui est à la fois l'état primordial et le principe ultime.

MD - Et Dieu dans tout ça ?

FL - Les religions chinoises ont en commun avec la plupart des autres traditions orientales de ne pas évoquer l'idée de Dieu. Ce ne sont pas des monothéismes, elles ne postulent pas non plus l'idée d'un début et d'une fin de l'univers : le Tao existe depuis toujours et pour toujours. Comme les hindous ou les bouddhistes, les Chinois croient en l'existence d'esprits supérieurs naturels : dieux, démons, esprits des morts -, mais ils s'en méfient. Confucius pensait qu'il faut « respecter les esprits, mais s'en tenir éloigné », laisser chacun avoir ses croyances et œuvrer pour une meilleure humanité. L'ouvrage majeur qui lui est attribué, mais qui a été plus probablement rédigé par ses disciples, ses *Entretiens*, est l'un des livres les plus lus au monde !

MD - Confucius a-t-il réellement existé ?

FL - J'ignore si sa tombe et celles de ses nombreux descendants réunies en un même lieu, Kong Lin, ou la « forêt des Kong », sont une preuve que le personnage a réellement existé. Mais en Chine, on ne remet pas en doute la réalité de maître Kong, dit Confucius, et surnommé « le sage accompli et le premier des professeurs ». Il serait né vers 550 avant notre ère, aurait été petit fonctionnaire avant d'ouvrir sa propre école privée, dans laquelle il accueillait tous les élèves, sans distinction de classe

ou de fortune, pour forger en eux la noblesse du cœur, qu'il estimait supérieure à la noblesse du sang. On raconte aussi qu'il chercha vainement, pendant des années, un prince qui lui permettrait d'appliquer ses principes à l'échelle d'une province. Confucius était avant tout un pédagogue prônant des principes de rectitude qui seuls, à ses yeux, pouvaient édifier une société harmonieuse. Sa sagesse repose sur l'observation de la nature et de ses cycles contre lesquels il est inutile de lutter. Il donnait un exemple simple : plutôt que de prier pour la pluie en été, il est plus sage (et plus efficace) d'accumuler des réserves d'eau en prévision de la saison sèche. Une logique qu'il a appliquée à toutes les choses de la vie. Aucune technique, aucune prière, insistait-il, ne pourrait dévier le cours des choses. Alors autant admettre la hiérarchie naturelle, reflet de la hiérarchie du cosmos, et s'incliner devant elle - d'où son constant souci d'une discipline respectueuse, qui peut effectivement nous faire sursauter aujourd'hui. Pendant des siècles, dans la Chine impériale, chaque bourg avait son bâtiment dédié à Confucius où chacun pouvait venir apprendre à lire et à écrire et où se déroulaient les examens impériaux permettant d'intégrer la fonction publique. Le maoïsme a mis fin à cette longue tradition.

MD - Le confucianisme apparaît surtout comme une morale, le taoïsme, en revanche, semble beaucoup plus religieux...

FL - Le taoïsme est une tradition très étrange pour nous, avec ses temples, ses prêtres, hommes et femmes, et sa quête de l'immortalité. Lao Zi (Lao Tseu), appelé « le vieux maître », serait le fondateur de cette tradition. A-t-il effectivement vécu au VI^e siècle avant notre ère, ou n'est-il qu'un personnage mythologique ? On dit que c'était un lettré - certains récits en font le maître de Confucius -, mais qu'il connaissait aussi le monde des divinités. Un jour, dit la légende, constatant le déclin irréversible de la société chinoise dans laquelle il vivait, il s'en alla vers l'ouest. Au moment de franchir les frontières de la Chine, un homme le supplia de lui délivrer ses enseignements. Il rédigea le *Daodejing*, le *Livre de la voie et de la vertu*, constitué de quatre-vingt-un aphorismes. C'est un petit texte assez extraordinaire qui tente d'exprimer, souvent de manière elliptique ou paradoxale, ce qu'est le Tao.

Les taoïstes considèrent que le corps de chacun contient tout le cosmos, ses cycles, ses divinités, et que l'univers est un corps immense. L'objectif de cette religion est de maintenir l'harmonie entre les différentes énergies qui traversent le corps et l'esprit, et entre celles-ci et le cosmos. C'est à ce prix que l'on conquiert l'immortalité qui n'est pas un but, mais l'aboutissement logique d'une parfaite maîtrise des équilibres en soi. Comme l'hindouisme, le taoïsme est une tradition initiatique qui se transmet de maître à disciple, implique des techniques corporelles, des règles alimentaires très restrictives, et surtout une moralité sans faille, chaque écart retirant des années de vie au « pécheur ». On commence aussi à s'intéresser à ses pratiques sexuelles qui participent, elles aussi, de la quête de l'immortalité!

MD - Dites-nous tout!

FL - Il ne s'agit pas d'une sexualité débridée, mais presque d'un acte religieux, une « danse cosmique » qui est le stade ultime de l'initiation des laïcs, au cours de laquelle l'homme et la femme mêlent leurs énergies, l'homme captant l'essence féminine de la femme et la femme l'essence masculine de l'homme. Mais pour cela l'homme ne doit pas éjaculer. Je n'en sais pas beaucoup plus, car je n'ai pas été initié!

Pour en revenir aux traditions chinoises, j'ajouterai qu'on ne peut pas parler de la Chine sans évoquer la « vraie » religion des Chinois, une religion qui n'a pas de nom et que l'on connaît sous celui de « religion populaire ». Elle est le fruit de toutes sortes d'influences : bouddhisme, taoïsme, confucianisme, anciennes croyances chamaniques. S'y côtoient le culte des divinités, des esprits de la nature et celui des ancêtres. Elle est faite d'offrandes et de tractations incessantes avec tous ces êtres dont les temples foisonnent en Chine. Mais par-dessus tout, les Chinois restent très attachés au

culte des ancêtres, largement partagé par tous, ainsi qu'en témoignent les autels domestiques sur lesquels sont posées les tablettes renfermant les âmes des aînés, devant lesquels sont faites des offrandes de riz, de fleurs et même d'alcool. C'est un culte qui n'a pas beaucoup changé depuis les origines...

MD - Malgré le maoïsme?

FL - Avec la révolution communiste, une terrible période de répression s'est ouverte pour toutes les religions, qualifiées de «superstitions». En 1957, voyant que beaucoup de gens continuaient à pratiquer en secret, le gouvernement chinois a fondé des associations cultuelles destinées à encadrer étroitement le culte. Mais la Révolution culturelle a mis un terme à cette courte ouverture et une terrible répression s'est à nouveau abattue sur les religions. Avec l'arrivée au pouvoir de Deng Xiao Ping, en 1979, celle-ci s'est fortement atténuée et s'est établi un *modus vivendi* entre l'État et les religions, à condition que celles-ci «fonctionnent» sous le contrôle étroit des autorités. Actuellement, il y a un véritable engouement des Chinois pour les spiritualités et notamment la redécouverte du confucianisme. Le christianisme se développe aussi de manière spectaculaire depuis quelques décennies et aurait plusieurs centaines de millions de fidèles. Il y a d'une part les évangéliques protestants et d'autre part les catholiques. Mais l'Église catholique est scindée en deux courants : l'Église officielle, dont les évêques et les prêtres sont nommés par l'État, et une très prospère Église dite « souterraine », reconnue par le Vatican, qui nomme ses évêques, et dont le culte s'organise dans la plus grande discrétion, faute d'autorisation.

MD - Difficile de clore ce chapitre sans évoquer le Tibet, sujet qui, je le sais, vous tient particulièrement à cœur...

FL - Au Tibet, pays envoûtant au peuple si attachant, s'est développée une forme de bouddhisme très particulière : un mélange étrange du bouddhisme indien le plus ancien et le plus rationnel - qui a finalement disparu de l'Inde sous les doubles attaques des hindous et des musulmans - et de spiritualité mystique, intégrant des éléments chamaniques, fondée sur des techniques méditatives complexes et un enseignement initiatique. Le bouddhisme tibétain possède son propre canon, des *mantras*, formules favorisant l'illumination, des *mandalas* ou « diagrammes cosmiques » utilisés comme support de méditation. L'État chinois a envahi l'immense Tibet en 1950 et, pour le mettre sous tutelle, la Chine s'en est pris à sa religion, ciment de l'identité nationale tibétaine. On connaît la suite, l'exil du dalaï-lama en 1959, la répression terrible des moines et des moniales tibétains, la destruction de milliers de monastères. Mais actuellement, même si le bouddhisme tibétain reste étroitement surveillé et réprimé au Tibet, on constate un certain engouement des Chinois pour cette forme de spiritualité et les temples bouddhistes tibétains ne désemplissent pas à Pékin. C'est peut-être par ce biais - tout à fait incompréhensible pour les autorités communistes qui pensaient en finir avec les superstitions des Tibétains - que le gouvernement chinois finira peut-être un jour par être contraint de respecter la culture et la religion tibétaines... à défaut de rendre aux Tibétains leur légitime autonomie politique.